

## Temps et contre-temps des essayistes exilés espagnols

RICARDO TEJADA

Université du Maine

Je voudrais d'emblée situer le lecteur dans un scénario uchronique, autrement dit une histoire contrefactuelle. Roger Caillois débarque en Argentine en 1939. Après la défaite de la France, il se trouve contraint d'y rester. En 1942, il fonde l'Institut français d'études supérieures de Buenos Aires. En 1944, suite aux difficultés des troupes alliées qui peinent à occuper la France, Caillois prend la décision d'accepter un poste de professeur à l'Université de Río de la Plata. Il y fait toute sa carrière et commence à écrire sur des sujets variés, comme la voracité du pouvoir chez les dictateurs. Pétain est mort depuis longtemps, mais à sa place une junte civile, présidée par Robert Brasillach, tient les rênes d'une république nationale française qui cherche un successeur d'une dynastie princière. De son côté, André Breton, après l'interdiction de son *Anthologie de l'humour noir*, s'installe à New York en 1940. Il rentre en France au début des années soixante suite à l'adoucissement du gouvernement Brasillach qui prône l'entente avec les pays démocratiques européens en vue d'une intégration future dans la CEE. Ce retour, inattendu à certains égards, s'explique par la domestication officielle du surréalisme par le régime en place. Céline, ministre de la Culture en 1960, a fait des déclarations au *Figaro* soulignant l'apport du surréalisme dans la rénovation de la langue française et dans la révolution nationale. Breton est devenu un homme mélancolique qui ne se retrouve plus dans une France traditionaliste et étriquée qui n'a rien à voir avec la III<sup>e</sup> République des années vingt et trente.

Malheureusement, tous les exilés n'ont pas pu rentrer dans leur patrie. André Gide avait la santé fragile lors de la Deuxième Guerre Mondiale. Son tombeau, à Bruges, la ville où il s'était exilé, reçoit de nombreuses visites ses admirateurs. Le sort d'autres intellectuels a été bien pire, comme c'est le cas de Louis Aragon, fusillé à Carcassonne par la police secrète de Brasillach. On n'a pas encore réussi à trouver les restes du poète, une fois la démocratie instaurée en France en 1975. Sartre est rentré dans son pays en 1945, malgré l'ambiance hostile, et a essayé de fonder un Institut d'Humanités, expérience qui a été avortée par le régime un peu plus tard. Quelques décennies après, en 1971, une polémique avait éclaté : « Faut-il commémorer Albert Camus ? ». Le secteur le plus à droite de la hiérarchie catholique française, des lefebvristes pour

la plupart, avait réussi à annuler les actes prévus à cet effet en brandissant l'argument que son athéisme était une souillure sur toute son œuvre littéraire. Saint-John Perse a refusé toute tentative de rentrer dans l'hexagone et il est mort justement le jour où Jean-Charles de Bourbon, petit-fils d'Alphonse XIII d'Espagne, est monté sur le trône français, après diverses tractations entre les différentes familles politiques du pétainisme, idéologie vague dans les années soixante et qui se contentait d'un autoritarisme technocratique. On a décerné au grand poète français le Prix Nobel à Port-au-Prince, là où il a toujours voulu vivre. Michel Foucault, qui est resté à Uppsala, en Suède, a refusé de rentrer en France, même après 1975, sous prétexte que le régime actuel était, selon lui, une continuation du régime national précédent. Enfin, Gilles Deleuze et Jacques Derrida, membres de la deuxième génération de l'exil, comme Foucault, sont arrivés, très jeunes, en 1940, l'un aux États-Unis, l'autre en Espagne, terre de ses ancêtres Sépharades. Les Français du XXI<sup>e</sup> siècle commencent à lire ses ouvrages, réédités ici uniquement depuis une dizaine d'années. Parmi leurs livres importants, il reste à traduire et à publier *La escritura y la diferencia*, écrit par Derrida en espagnol, comme, d'ailleurs, la plupart de ses livres.

Voici l'uchronie qui fort heureusement n'a jamais existé. Je voulais montrer grâce à ce détournement fictif, très noir et cauchemardesque, et un peu cocasse, par moments, volontairement, ce qu'a pu signifier pour l'Espagne l'exil républicain espagnol. On peut qualifier la Guerre Civile de drame, de tragédie nationale, mais les mots, c'est indéniable, nous manquent si on veut avoir une idée juste de ce qui s'est passé. En fait, comme le lecteur a pu le deviner, je ne parlais pas de Caillois, mais d'une manière approximative de Francisco Ayala ; je ne parlais pas d'André Breton, mais de Benjamín Jarnés ou d'Antonio Espina, pourquoi pas ; je ne parlais pas d'André Gide, mais d'Antonio Machado ; je ne parlais pas de Louis Aragon, mais de García Lorca. Albert Camus aurait pu être María Zambrano ; Sartre : Ortega y Gasset ; Saint-John Perse : Juan Ramón Jiménez ; enfin, Foucault, Deleuze et Derrida : José Bergamín, Tomás Segovia et Ramón Xirau, respectivement. Et Céline : Laín Entralgo, par exemple. Bien évidemment toutes ses comparaisons sont très approximatives et ne préjugent en rien du degré de qualité ou de célébrité de chaque écrivain ou intellectuel. Comme on dit en espagnol : « *las comparaciones son odiosas* ». C'était simplement une manière de faire voir la redoutable problématique que cette tradition pèlerine, excentrique, représente pour tout chercheur qui travaille sur l'histoire des idées, sur l'histoire culturelle et littéraire d'Espagne et même pour tout citoyen espagnol. Où la situer ? Est-elle une tradition pleinement espagnole ? Ou plutôt en partie hispano-américaine et, dans d'autres cas, française (je pense par exemple à Michel del Castillo et à Jorge Semprún) ? Son *tempo* de réception, si différent de la tradition culturelle de l'intérieur, implique-t-il une manière différente de la situer dans l'histoire ? Faut-il changer de fond en comble le canon littéraire et philosophique des manuels, des anthologies espagnoles ?

Afin de comprendre l'ampleur du phénomène, il suffit de donner quelques chiffres : uniquement lors de la *Retirada* en février 1939, environ 470 000 Espagnols traversent la frontière vers la France par Port-Bou. Parmi ce collectif humain, 140 000 obtiennent en 1944 le statut de réfugié politique, selon les données assez fiables de Rubio. L'exode

intellectuel est, globalement, plus important en Amérique Latine, surtout au Mexique et en Argentine qu'en France. Autour de 24 000 réfugiés s'installent au pays aztèque<sup>1</sup>. Selon Abellán, (un des grands spécialistes de l'exil, directeur dans les années soixante-dix d'un ouvrage collectif en plusieurs volumes sur l'exil républicain), près de 5 000 intellectuels, au sens large du terme, ont dû quitter l'Espagne en 1939. En 1943, un manifeste démocratique et républicain est signé à La Havane par, à peu près, la moitié des professeurs habilités qui existaient en Espagne en 1936!<sup>2</sup> Le bilan total presque définitif de l'exil, en décembre 1944, en Europe, Afrique et Amérique, est de 162 000 exilés<sup>3</sup>.

## I. HORIZON SANS TERRE VERSUS TERRE SANS HORIZON

Quelle était l'image véhiculée de l'exil par le régime franquiste ? Au début, celle d'une horde de « rouges » dont l'activité principale était de critiquer l'Espagne. Puis, petit à petit, à partir des années cinquante on parle « d'émigrés espagnols ». Ces Espagnols – dont l'existence a été oubliée par la plupart – sont présentés comme ayant été manipulés par le communisme. Au fond, s'ils se repentissent et reconnaissent leur erreur, l'Espagne « nationale » les accueillera avec bienveillance. En fait, à l'époque de la fin du Franquisme, les gens les plus dépolitisés ne comprenaient pas pourquoi ces « émigrés » s'acharnaient à demeurer éloignés de leur patrie. Je veux ici souligner que la plupart des Espagnols, même certains Espagnols de bonne foi, pas du tout compromis avec le régime, considéraient que ces « émigrés » espagnols ne connaissaient pas en profondeur la réalité espagnole, la jugeant d'une manière dogmatique ou du moins cavalière. Pourquoi ? Parce que ceux-là considéraient qu'ils étaient ancrés dans l'Espagne de 1939, leur vision du pays étant mesurée à l'aune d'un pays à jamais enseveli. Bref, le temps des exilés était selon leur point de vue un temps anachronique, hors de la syntonie normale de l'histoire, du cours normal des choses. Carlos Robles Piquer, homme politique et diplomate du Franquisme, estimait en 1964 que la montre des « proscrits » (les exilés) était arrêtée. Joaquín Marco, dans la revue culturelle *Indice*, en 1975, au moment où les exilés commençaient à rentrer en Espagne, estimait que « tant d'années se sont écoulées [depuis leur départ] qu'ils prennent le train dans une autre gare »<sup>4</sup>.

Certains exilés, probablement parmi les plus lucides, étaient conscients de ce décalage entre leur temps et le temps de cette Espagne si honnie, au niveau politique, et si rêvée, sentimentalement parlant. Francisco Ayala, le grand romancier et essayiste, dans son article « De la preocupación de España », publié en 1961, estimait que pour les Franquistes, les exilés étaient comme des revenants qui ramenaient au foyer national les

1. C. E. Lida avait dénombré autour de 20 000 réfugiés espagnols au Mexique : *Inmigración y exilio. Reflexiones sobre el caso español*, Siglo XXI, México, 1997, p. 113.

2. C. Soldevilla Oria, *El Exilio español (1808-1975)*, Madrid, Arco Libros, 2001, p. 64-65, dont les données sont basées sur les chiffres de J. Rubio, *La Emigración de la Guerra Civil de 1936-1939*, Editorial San Martín, 1977 ; voir aussi G. Dreyfus-Armand, *L'Exil des républicains espagnols en France*, Paris, Albin Michel, 1999.

3. M. Fernanda Mancebo en *La España de los exilios*, Universitat de València, PUV, 2008, p. 155.

4. Voir le livre de F. Larraz, *El Monopolio de la palabra. El exilio intelectual en la España franquista*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2009.

phantasmes les plus chassés de la mémoire collective. Ce qu'ils voulaient, c'était pétrifier les exilés, les réduire à une réalité du passé, alors que paradoxalement l'Espagne officielle montrait d'elle-même une photo « fixée d'une manière obsessionnelle ces 25 derniers ans comme expression de son essence immuable »<sup>5</sup>.

Mais qui était le plus à l'écart de l'histoire? Les Espagnols de l'intérieur, qui certes avaient l'avantage de connaître de près les changements socio-économiques du pays, mais qui n'étaient pas dans la communauté d'intérêts des pays libres? Ou les Exilés qui, malgré l'ignorance de la réalité de leur patrie, plutôt au début qu'à la fin du régime dictatorial (à cause de leurs voyages réalisés en Espagne sous couvert d'un passeport mexicain ou français), pouvaient lire tous les livres à leur disposition et être vraiment au courant de grands enjeux du monde de l'après-guerre? « Horizon sans terre », celui des Exilés, ou « terre sans horizon », celle des Espagnols de l'intérieur?<sup>6</sup> Qui vivait dans une sorte de rêve? Celui pour lequel la bataille de l'Ebre c'était avant-hier ou celui pour lequel la gloire de Lépante était plus présente dans son esprit que les temps républicains? Celui pour lequel le manichéisme implicite de la guerre froide était un véritable piège de la conscience morale et politique ou celui pour lequel l'Espagne était la vigie de l'Occident chrétien? À quoi servait d'être apparemment dans l'histoire si les problèmes moraux, politiques, littéraires, voire philosophiques auxquels on pouvait se confronter à l'intérieur avaient du mal à se hisser dans une universalité valable, porteuse? Du point de vue des Franquistes, les exilés constituaient un collectif anachronique par rapport au cours linéaire de l'histoire espagnole (je pense qu'aujourd'hui, bien entendu, d'un point de vue libéral et démocratique, de grands critiques littéraires actuels, comme José-Carlos Mainer et Jordi Gracia pensent toujours, au fond, la même chose); par contre, la plupart des exilés croyait fermement à ce que María Zambrano avait affirmé en 1951: « l'anachronisme de l'Espagne [actuelle] par rapport à l'Europe »<sup>7</sup>.

La racine grecque du mot « exil » montre cette excentricité, cette situation d'être *out*, comme on dit en anglais, à côté de la plaque, où à l'Ouest, comme on dit dans la Sarthe. Est-ce que cette excentricité spatiale se traduit dans une excentricité temporelle? Oui, nous avons deux mots en espagnol pour le terme français de « contretemps »: « *contratiempo* » qui a une des deux significations du vocable français. C'est l'idée d'obstacle, de difficulté imprévue qui s'oppose à un projet voulu. Le contretemps réussit à faire ce que l'agent ne voulait pas faire. L'autre mot en espagnol est « *destiempo* », qui doit être employé en espagnol, comme en français, dans une construction adverbiale: « *a destiempo* » (à contretemps), et qui signifie une action faite à un moment inadéquat, inopportun. En fait, le « contra-tiempo » est comme le revers de la médaille du « destiempo ». Dans la première signification, l'agent suit le cours du temps adéquat, alors que dans la deuxième, c'est l'agent qui est à contretemps. Mon hypothèse est que l'exilé républicain espagnol ne peut répondre qu'à contretemps au contretemps

5. *Cuadernos del Congreso por la libertad de la cultura*, n°49, junio 1961, p. 55.

6. J'emploie la métaphore de María Zambrano dans un autre article incontournable, « *Carta sobre el exilio* », publié dans le même numéro de la revue où Ayala écrivit cet article.

7. « Quevedo y la conciencia de España », in *Cuadernos de la Universidad del Aire*, La Habana, junio 1951, p. 85.

de l'exil, ce qui provoque une vision diagonale, biaisée, de la temporalité, qui, par ricochet, s'avère plus perméable à l'universalité et plus actuelle, dans son inactualité, que maintes visions empreintes d'historicisme.

Le poète exilé, Arturo Serrano Plaja, l'exprime dans toute sa simplicité et clarté dans un poème de 1946 :

J'arrive peut-être trop tard ou est-il trop tôt ?  
 N'y a-t-il peut-être plus de temps ou bien n'y a-t-il que du temps ?  
 Attendre et attendre encore et toujours en vain ?  
 Ou mon attente est-elle peut-être à contretemps ?  
 Châtiment très subtil, piège [*acechanza*] d'un ordre mal réglé et sans mesure [*a destiempo*]<sup>8</sup>.

## II. L'IMMINENCE COMME TENSION ET ATTENTE

Cette *acechanza* que le traducteur a traduite comme « piège » (*asechanza*), mais qu'il aurait fallu traduire carrément comme un « guet-apens », le guet-apens de l'histoire contre les vaincus, nous mène vers une dimension cruciale de la temporalité propre à l'exil républicain : l'imminence. Cette imminence n'est jamais une imminence dans un au-delà du temps historique. Elle s'inscrit dans le processus temporel comme vecteur immanent à l'action du présent. La catégorie de l'imminence se décline sous deux formes principales : l'imminence dans une attente remplie d'espérance et l'imminence comme tension propre au temps présent (Zambrano, Segovia). Mais l'attente est en elle-même inconfortable, frustrante, (le retour dans la patrie, toujours ajourné, met à l'épreuve l'attente des exilés républicains espagnols). D'où la tentation d'un saut, d'un élan, vers un vecteur utopique, messianique ou prophétique (Imaz, surtout Larrea et par moments Zambrano). Un dernier cas de figure, c'est celui des exilés qui, désespérés par l'attente et sceptiques vis-à-vis d'une solution utopique, persistent à vivre, à penser et à écrire dans le contretemps, dans une sorte de temporalité inopportune permanente (Bergamín, Aub, peut-être Sender) qui les pousse vers les rôles d'un franc-tireur, d'un trouble-fête ou même d'un homme démodé.

Ces modalités de temporalité peuvent apparaître chez d'autres auteurs ou même être distribuées parfois selon des clivages différents, mais je pense qu'elles sont les modalités cruciales de l'essai républicain espagnol. Néanmoins, ces modalités du temps, vécues et conceptualisées par les essayistes exilés ne sont possibles qu'à partir d'un sentiment généralisé de détresse dont on veut sortir. Pour Heidegger, le *stimmung* qui était à la base du *Dasein*, désignait l'angoisse, liée au néant, mais aussi l'ennui. Chez les exilés, il ne s'agit pas d'angoisse, mais d'un sentiment spectral, ou si vous permettez le néologisme, d'une « spectralité » de la vie vécue en tant qu'exilé<sup>9</sup>. Dans une lettre d'Américo Castro à Camilo José Cela, datée du 21 octobre 1967, on lit le paragraphe suivant : « moi ici

8. Il s'agit d'une traduction de J. Solanes dans *Les Noms de l'exil et l'espace des exilés*, thèse soutenue à l'Université de Toulouse-Le Mirail, en 1980, sous la direction d'A. Guy.

9. Sur la notion de spectre, voir le livre remarquable de Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1997.